

SECONDE LETTRE DU DR. PUSEY.

Voici une seconde lettre du docteur Pusey au sujet de la conversion de M. Newman. Le savant professeur, dit l'*Univers*, ne dissimule pas l'objet de ces lettres; il désire, dit-il, calmer les anxiétés de plusieurs, et il les écrit dans l'intérêt d'esprits qu'on désirerait voir en repos dans notre communion.

Cependant le Dr. Pusey convient dès le commencement de sa lettre, qu'il est des circonstances où l'on peut abandonner l'Eglise anglicane; c'est lorsque le sentiment du devoir le commande, ainsi sans doute, qu'il est arrivé à M. Newman et à ses amis. Car il est certain que lui et les trente membres de l'Université d'Oxford qui ont tout abandonné pour obéir à la voix de Dieu, étaient bien convaincus que l'Anglicanisme, n'est pas l'Etablissement de Jésus-Christ, et qu'il y aurait péril pour leur âme à y rester plus longtemps. — C'est là, comme le dit très bien M. Pusey, la seule raison qui puisse autoriser un homme à abandonner l'Eglise où Dieu l'a placé.

Mon cher Monsieur, " Il ne m'a été possible hier d'ouvrir votre lettre qu'après le départ de la poste. Je n'ai pas besoin de vous dire que je serais très heureux de pouvoir vous être de quelque utilité. Vous ne me dites pas quelle est précisément la source de vos doutes sur le point de savoir si vous devez rester dans notre Eglise (dans le cas toutefois où vous en curiez). Si vous avez réellement des doutes, je serai, avec la bénédiction de Dieu, tout ce qui dépendra de moi pour les dissiper. Autant que je puis apprécier votre position, vous semblez plutôt attiré vers l'Eglise romaine par sympathie que par le sentiment du devoir. Mais l'amour qu'on peut avoir pour l'Eglise de Rome ne doit nous faire oublier ni les bénédictions que Dieu nous a données dans notre propre Eglise, ni nos devoirs envers elle. Nous pouvons aimer l'Eglise romaine, ses saints, ses pieux docteurs, estimer en elle tout ce qui tient de l'esprit de Dieu, et cependant, quoiqu'elle ait eu de très grands saints et qu'elle reçoive de très grandes grâces, ce n'est pas une raison pour que nous quittions l'Eglise dans laquelle Dieu nous a placés. La question n'est pas de savoir si l'Eglise romaine possède des dons précieux, mais si nous avons la présence de Jésus-Christ. Si nous en jouissons (ce dont on ne peut douter), alors nous sommes en sûreté où nous nous trouvons, et quelque soit la voie où l'on nous appelle, travaillons dans la partie de la vigne où nous avons été placés.

" Il n'y a absolument aucun doute que notre succession épiscopale ne soit valide, que nos évêques ne soient les successeurs de ceux par lesquels Dieu a planté chez nous l'Evangile; de sorte que notre Eglise est pour nous le canal des dons de Dieu et l'instrument de notre salut. C'est là la première question à nous poser, avant de nous préoccuper de ce qui se passe au dehors. Ni les grâces, ni les moyens de dévotion, ni la sainteté, ni les sympathies, ni la beauté du système, ni les vérités que d'autres possèdent, ni nos propres contradictions ne sont des raisons pour abandonner l'Eglise dans laquelle Dieu nous a fait naître. Cet acte ne peut être justifié que lorsqu'il s'appuie sur une conviction patiemment acquise et inébranlable (en dehors de toute cause d'excitation) que notre Etablissement n'est pas l'Eglise, et que rester dans son sein, lorsqu'il est séparé du corps de Jésus-Christ, c'est mettre en péril son âme. J'avoue que je ne vois pas moi-même comment on peut arriver à cette conviction. J'ai l'habitude de m'appuyer sur deux règles qui sont données dans l'ancienne Eglise. On peut soutenir comme un fait indubitable d'abord que nous avons la succession, c'est-à-dire qu'il n'y a d'autre succession de l'ancienne Eglise que la nôtre, car personne ne la revendique. La seule question qui puisse être soulevée est celle-ci: Avons-nous perdu les dons d'une Eglise en cessant d'être en communion avec le reste de l'Eglise occidentale? Partout où les dons de la grâce ont été retirés, cet état de choses est devenu manifeste par la perte de la vie et des sacrements. Depuis le temps de saint Cyprien, il a été universellement remarqué qu'une branche réellement séparée du tronc, c'est-à-dire du corps de Jésus-Christ, conserve en elle pour quelque temps encore la fraîcheur de la branche mère; mais ensuite la vie s'y éteint peu à peu. Ceci s'est vérifié d'une manière si générale que, dans les cas où les choses ne se passent pas ainsi, il y a preuve concluante que la branche en question de l'Eglise n'est pas en réalité séparée du tronc. Car la vie, c'est la présence

de Dieu le Saint Esprit, par qui Jésus-Christ habite en elle.

" A l'étranger, la vie s'est éteinte presque subitement parmi les protestants. Le luthéranisme et le calvinisme se sont desséchés. L'un est tombé dans le rationalisme, et l'autre dans le socinianisme. Je crois que l'on aurait de la peine à trouver en Allemagne un homme enseignant le protestantisme qui soit exact sur les articles essentiels de la foi. En Angleterre nous avons poursuivi notre marche: la vie de notre Eglise a été éprouvée par tous les moyens dont elle pouvait l'être, et maintenant, après trois siècles, elle a plus de vie que jamais. Les témoignages de la providence de Dieu sont encore plus manifestes, si nous étudions les soins dont elle a été entourée. Dieu l'a d'abord retenue quand elle courait risque de se compromettre; il l'a sauvée par la mort subite d'Edouard VI, qui fut regardée comme une si grande perte; il l'a purifiée ainsi par une série d'épreuves, et lui a donné une succession de docteurs tels qu'il n'en a jamais accordés qu'à son Eglise. Quelle preuve de sa présence que de compter des hommes comme Hooker, Andrewes, Taylor, Ken, Butler, chacun d'eux envoie en son temps et avec une mission particulière! Butler n'aurait jamais pu remplir la sienne du temps de Hooker, ni ce dernier dans celui de Butler. Quel phénomène dans chacun de ces hommes!

" Hooker a préparé secrètement et sans le savoir, durant la première partie de sa vie, le grand ouvrage pour lequel il était destiné. Il a poussé vers une théologie plus profonde, et il est devenu le guide de tous les esprits sérieux qui sont arrivés ensuite. Butler apparaissant (si je puis avec respect parler ainsi) comme un type de Melchisédech, n'ayant ni précurseur ni successeur dans le triste siècle où il a vécu; quoique isolé et influençant peu son époque, il était cependant envoyé de Dieu comme instrument destiné à agir sur d'autres temps plus propres à l'objet de sa mission; il parle encore après qu'il est mort, et il influence un très grand nombre d'esprits; de sorte que, probablement, nous ne voyons qu'une faible portion des fruits produits par un homme qui semblait perdu dans son époque, mais que Dieu se réservait d'utiliser. Il en est ainsi d'un grand nombre d'autres. Dieu suscite ses instruments chacun à la place qui lui convient le mieux; c'est par eux qu'il a travaillé pour notre Eglise lorsqu'il l'a jugé bon, et il l'a conduite ainsi à travers toutes les épreuves. Maintenant encore, il a prodigieusement prédisposé les choses pour ce qui se passe; le mouvement actuel pouvait arriver; aussi, il agit merveilleusement et prodigieusement sur l'esprit de la population, et il met invisiblement toute l'Eglise en fermentation.

" Pour vous, qui êtes un jeune homme et qui n'avez pas connu les anciens jours, il vous est presque impossible de concevoir le changement que Dieu a opéré. Ceux qui ont tout vu peuvent seuls dire: " Ceci est l'œuvre du Seigneur, et elle est merveilleuse à nos yeux. " Vous êtes naturellement poussé d'impatience parce que vous êtes témoin des maux qui restent et que vous n'appréciez pas les changements que Dieu a déjà opérés. Cette vie qui se manifeste chez nous, il l'a tirée de nous-mêmes: ce n'a été ni par le secours des catholiques romains, qui étaient endormis autour de nous, ni par leurs saints livres, car nous ne les avons connus que plus tard. Tout a été tiré du sein de l'Eglise anglaise. Le changement s'est d'abord opéré à l'aide de ses écrivains les plus catholiques, et puis, grâce à l'intermédiaire de ceux par qui, dans sa providence, elle a toujours guidé ses enfants: les Pères de l'Eglise, non encore divisés, qui sont aussi autorité chez les Romains; j'ai la confiance que nous pourrons, à la fin, nous entendre avec Rome sur les doctrines des Pères qui nous sont communs.

" Le fait par moi avancé: que la vie nouvelle de l'Eglise d'Angleterre a émané entièrement de son sein, par l'œuvre du bon Esprit de Dieu résidant en elle, a beaucoup frappé les catholiques romains. Puisse ce fait nous frapper davantage nous-mêmes! Ils ont été ébahis, par suite de la manière dont ils nous considéraient, de ce que cette vie provint de nous et non pas d'eux; ils ne pouvaient comprendre que des symptômes d'une vie, plus vigoureuse peut-être qu'en plusieurs endroits parmi eux-mêmes, se soient manifestés hors de leur propre communion et sans secours de leur part; car leurs prières n'ont commencé qu'à une époque postérieure. Pussions-nous remercier convenablement, dans une heureuse allégresse, nous au milieu de qui se trouvent ces gages de la présence de Dieu! Pussions-nous être satisfaits de rester là où le Saint-Esprit est à l'œuvre! Nous sommes en sûreté où Dieu est avec nous!

" Quant à nous individuellement, nous avons d'autres gages de sa présence. Je ne m'arrête pas à ces preuves seules; mais je les mets en pra-